

La pensée en construction

*Matty Chiva*¹

Deux modes de pensée, magique et rationnelle, coexistent chez l'homme occidental, voire chez chacun de nous. Cela pose la question de leur genèse, de leur filiation éventuelle et des modalités de leur coexistence au cours du développement psychologique, puis tout au long de notre vie.

Comment le soleil tient dans le ciel ? Pourquoi il ne tombe pas ?

- Parce qu' il fait chaud. Il se tient.

- Et la lune ? comment elle se tient ?

- La même chose que le soleil parce qu' elle est couchée dans le ciel. (Léo, 6 ans)

- Et la lune ? comment elle se tient ?

- Parce que c' est haut, parce qu' il y a plus de soleil, parce que c' est très haut. (Béa, 5 ans)

J. PIAGET, *Le Jugement et le Raisonnement chez l' enfant.*

Le voyageur qui arrive à Saint-Jacques-de-Compostelle découvre une atmosphère de Bretagne ibérique : paysage vallonné, vertes prairies, ciel changeant, bruine alternant avec des éclaircies venteuses et maisons en granit. Mais là s'arrêtent les apparences.

La ville est coiffée, dominée, par son extraordinaire et extravagante cathédrale, monument multiple, complexe, issu de la superposition de styles et de couches historiques successives, unique dans son genre. L'unicité du lieu est encore accentuée par la foule des croyants, pèlerins et visiteurs, foule dense, mouvante, bigarrée, étonnée autant par elle-même que par le caractère mystique de l'endroit. Aussi, visiteur lors d'une année sainte, on ne peut que ressentir avec plus d'acuité encore le caractère extraordinaire du site.

Mais la cathédrale recèle d'autres surprises. Baroque à l'extérieur, elle est bâtie sur une nef romane du XII^e siècle, elle-même agrémentée au fil des ans de structures et ornements gothiques

1. Avec la collaboration de Cécile Bizouern, Marie-Laure Gorse et Sylvie Pilloy, psychologues, université Paris-X-Nanterre.

et baroques. Et, surtout, ce n'est qu'une fois le portail franchi que l'on découvre le « vrai » portail, la façade romane authentique, œuvre de maître Matéo, merveilleusement conservée, car, grâce aux ajouts baroques, incluse à l'intérieur de la cathédrale, à l'abri. Des statues polychromes, des dentelles de pierre, des bas-reliefs encadrent et soulignent l'élément central : un pilier richement sculpté, soutenant des statues et, *in fine*, l'effigie de saint Jacques, lui-même au pied d'un Christ en beauté. Le pilier est porté, en bas, par une forme humaine agenouillée, soutenant le tout, visage levé au ciel : c'est maître Matéo qui s'est représenté ainsi lui-même, s'octroyant une place dans la riche statuaire religieuse et symbolique.

Le visiteur naïf entrant dans la cathédrale est également étonné par la densité humaine et par les diverses queues qui se forment un peu partout, avec des finalités diverses : visite de la crypte, du trésor, hommage rendu à l'effigie grandeur nature de saint Jacques placée derrière l'autel, dans une chambre vitrée, et honorée tout au long de la journée, sans parler des obligations religieuses...

Mais la queue la plus longue, la plus populaire et la plus spectaculaire est celle qui a pour objet la statue de maître Matéo. Elle regroupe des hommes et des femmes, des enfants, des vieillards, des infirmes, des éclopés, des porteurs de toutes sortes de difformités. Tous, lorsque leur tour arrive, s'appuient au pilier (et la coutume est ancienne : à la longue, les doigts des pèlerins ont creusé cinq trous dans la pierre) et se penchent pour toucher de leur front le front de maître Matéo. Ils espèrent ainsi recevoir, en touchant de leur propre front celui de l'effigie de pierre, un peu de la sagesse et de l'intelligence de celui qui a su construire cette cathédrale.

D'une culture à l'autre

Ce récit, qui ne fait que reprendre des scènes similaires, rencontrées en d'autres lieux de pèlerinage, peut faire sourire : qu'y a-t-il là d'extraordinaire, de nouveau ? Rien, sinon le fait d'attirer l'attention du lecteur sur ces conduites qui peuvent être à première vue attribuées à la religion, ou encore à la superstition, selon les positions de chacun. Mais cette attribution n'explique rien en

elle-même. En fait, on se trouve là face à un exemple typique de ce que l' on nomme la *pensée magique*.

Le terme a été proposé notamment par l' ethnologue Frazer. Il a étudié, à la fin du siècle dernier et au début de ce siècle, les relations entre religion et magie, tout comme entre la pensée des peuples sans écriture (que l' on n' hésitait pas alors à désigner sous le terme de primitifs) et la pensée occidentale. Son œuvre a donné lieu à de nombreuses controverses. Mais, en décrivant la pensée magique, il dégage deux principes qui la fondent, ou plutôt qui la caractérisent : le principe de similitude et le principe de contiguïté.

Le principe de similitude veut que le semblable appelle le semblable ; la pratique magique veut alors que l' on obtienne l' effet désiré par simple imitation de l' objet considéré.

Le principe de contiguïté veut que les choses qui ont été en contact les unes avec les autres, ne serait-ce qu' une seule fois, continuent à agir l' une sur l' autre, alors même que tout contact a cessé. Il y aurait dans ce cas véritable contamination, phénomène que l' on retrouvera par la suite.

Dans le cas mentionné plus haut, lorsque l' on touche du front celui de la statue, elle-même censée posséder les qualités de son créateur, c' est bel et bien au principe de contiguïté que l' on a affaire : les vertus de l' architecte, transmises à la statue, seront transmises également à ceux qui l' auront touchée, et notamment à l' identique, front contre front, rendant ainsi les fidèles plus sages ou plus intelligents. C' est un exemple de pensée magique en action, si l' on peut dire...

Mais une autre question se pose dès lors : peut-on comparer des modes de pensée censés appartenir à des cultures différentes des nôtres avec ce qui est observable dans nos sociétés ? A-t-on le droit de le faire ?

Je n' ai pas l' intention de réouvrir ici le débat, porteur d' idéologies déjà dépassées, sur la supériorité ou l' infériorité des diverses cultures les unes par rapport aux autres. L' exemple le plus notoire, le plus connu et probablement le plus courageux, est celui de Lévy-Bruhl. Ethnologue, il a travaillé sa vie durant à étudier la mentalité primitive par rapport à la mentalité rationnelle (notamment occidentale) ; dans toute son œuvre, il a considéré la première comme différente de la seconde et inférieure à elle. Et pourtant, à la fin

de sa vie, il a procédé à une révision déchirante de sa position scientifique, reniant ainsi l'œuvre de toute une existence. Lévy-Bruhl revoit sa théorie et considère que la mentalité primitive est une structure permanente de l'esprit humain. Selon lui, elle s'est en partie estompée dans nos sociétés en raison du primat de la pensée scientifique, mais demeure au premier plan dans d'autres sociétés.

À sa suite, et à la suite de nombreux autres auteurs, nous sommes donc amenés à accepter l'idée que ces deux modes de pensée, magique et rationnelle, coexistent chez l'homme occidental, voire chez chacun d'entre nous. Cela heurtera peut-être l'amour-propre de certains de nos contemporains : cela pose surtout la question de la filiation éventuelle des deux modes de pensée, ou des modalités de leur coexistence, tout au long de notre vie. Que savons-nous actuellement à ce sujet ?

Pensée magique et développement psychologique

Le psychologue et épistémologue Jean Piaget a été l'un des premiers à se poser la question des relations existant entre le réel et le mental dans le cours du développement. Cette préoccupation s'inscrivait dans son souci général de comprendre la genèse des processus du raisonnement chez l'enfant afin de comprendre *in fine* ceux de l'adulte. C'est ainsi qu'il a été amené à décrire, dès 1926, certaines caractéristiques de la pensée et de la démarche du raisonnement de l'enfant.

Piaget souligne en premier lieu l'existence, chez le tout jeune enfant, de ce qu'il nomme le réalisme enfantin. Selon lui, l'enfant n'a pas encore pris conscience de la différenciation entre « moi » et « le reste du monde » ; de ce fait, l'enfant considère sa perspective propre comme objective et absolue. Il perçoit l'univers, humain, animé et inanimé, de son point de vue : la pensée est égocentrique. Cette perception n'est pas seulement centrée sur soi, seul point de référence, mais met également sur le même plan les êtres inanimés et la pensée ; les deux existent « réellement » et les deux ont une interionnalité. Jusque vers quatre ans, l'enfant est, selon

Piaget, incapable de décentration, c'est-à-dire d'adopter un point de vue différent ; sa perception du monde est réaliste, égocentrique et immédiate.

Le réalisme de la pensée enfantine a plusieurs conséquences. L'enfant prend son point de vue comme absolu. Si la lune, le soleil ou les nuages sont toujours au-dessus de sa tête quand il se promène, par exemple, c'est parce qu'ils le suivent ; il n'est d'ailleurs nullement gêné que la même lune, le même soleil et les mêmes nuages suivent, en même temps, quelqu'un d'autre, allant dans une direction différente. L'enfant considère les choses comme il les voit, indépendamment de la perspective : la montagne vue dans le lointain est toute petite alors que le chien juste à côté de lui est énorme. Se pensant le centre du monde, l'enfant croit encore que tout gravite autour de lui ; ceci entraîne des conceptions animistes et quasi magiques.

Piaget est amené alors à utiliser directement les termes de *magie* et de *pensée magique*, certainement influencé par le contexte idéologique de l'époque. Il considère la magie comme étant l'usage que l'individu croit pouvoir faire des relations de participation en vue de modifier la réalité. La participation est la relation que l'on croit percevoir entre deux êtres ou objets, ou encore entre deux phénomènes, envisagés soit comme partiellement identiques, soit encore comme exerçant une influence étroite l'un sur l'autre, bien qu'il n'y ait, en fait, ni contact spatial ni relation causale intelligible. Dans cette perspective, Piaget distingue quatre types de participation :

a) la magie par participation des gestes et des choses : l'enfant fait un geste ou exécute mentalement une opération (compter, par exemple) et admet que ces gestes ou pensées exercent, par participation, une influence sur tel événement souhaité ou craint. Les gestes ou pensées peuvent alors devenir symboliques, au sens qu'ils se détachent de leur contexte primitif, des choses, pour devenir de simples signes ;

b) la magie par participation de la pensée et des choses : l'enfant a l'impression qu'une pensée, un mot ou un regard modifieront la réalité. Ici encore, on peut aboutir à des actes qui tendent à devenir symboliques ;

c) la magie par participation de la substance : deux ou plusieurs corps sont censés agir les uns sur les autres, s'attirer ou se repousser

par exemple, par simple participation. La magie consiste ici à utiliser un des corps pour agir sur les autres ;

d) la magie par participation des intentions : dans ce cas les corps sont censés être vivants et intentionnés. Il y a animisme, soit, littéralement, attribution d'une âme ou d'un esprit aux corps inanimés. Aussi un corps agit-il, par sa volonté, sur les autres ; la magie, dans ce cas, consiste à commander d'utiliser cette participation, d'ordonner, par exemple, au soleil ou aux nuages de nous suivre ou de partir.

Pour Piaget, l'animisme naît de l'assimilation des mouvements physiques, et notamment de ceux qui paraissent spontanés, à l'activité intentionnelle. On attribue ainsi des caractéristiques subjectives à des objets matériels et externes. Par exemple, le soleil va suivre expressément l'enfant ou bien encore il va se coucher en fin de journée, parce qu'il est fatigué...

Ainsi, toujours selon Piaget, la pensée de l'enfant de trois à sept ans environ se caractériserait notamment par trois aspects majeurs : l'égoïsme, l'animisme et l'artificialisme. Ce dernier terme désigne la démarche de l'enfant par laquelle il attribue les éléments et les phénomènes naturels à l'action de l'homme ou à celle d'un être imaginaire, qui œuvrerait comme un homme. En d'autres termes, l'enfant explique ce qu'il voit, le monde, avec les moyens dont il dispose. Aux mêmes questions, il apportera par la suite, avec l'évolution de ses aptitudes logiques, d'autres explications, de plus en plus situées dans une perspective causale vérifiable et en acquérant, petit à petit, l'aptitude à la décentration.

Selon ce modèle d'évolution de la pensée au cours du développement, chaque personne passe obligatoirement par ces stades, étapes inévitables du développement psychologique. Ainsi, certains aspects de pensée magique sont pôle intégrante du développement normal. Une autre question peut, dès lors, se poser : s'agirait-il d'une étape transitoire ? ou bien peut-on envisager le fait que des éléments perdurent par la suite, même chez l'adulte ?

Autres théories

L'existence d'une pensée magique comme étape normale du développement se retrouve dans d'autres modèles psychologiques.

Ainsi, d'après la théorie psychanalytique, au début de la vie le nouveau-né ne fait pas la différence entre lui-même et le monde extérieur ; réel et imaginaire ne sont pas distingués. Il y aurait dans ce cas confusion ou indistinction entre le moi et les autres, le moi et les choses. N'ayant pas conscience de son moi propre, l'enfant *est* le malaise de la faim ou l'euphorie de la satiété ; le verbe être tient lieu ici d'identification magique puisque l'enfant prend la partie pour le tout et s'y identifie.

Par la suite cela évolue, l'enfant se détache peu à peu de ces identifications magiques, car la faim devient tension (déçue ou comblée), le besoin devient désir et le dépit rejet. L'univers des désirs et rejets ainsi organisé se trouve mis en relation avec des signaux venant du monde extérieur : bruits, lumières, mouvements. Ces signaux sont associés aux précurseurs de la satisfaction du besoin (la préparation de la tétée par exemple). Ces associations, qui relèvent presque d'un véritable conditionnement pavlovien, causalités fortuites, sont élevées au rang de causalités véritables. C'est ainsi que se met en place un autre mode de pensée magique : pleurer permet de faire venir le biberon...

Ici encore on retrouve, d'une autre façon, l'égoïsme infantile. La réalité est perçue et vécue de façon globale, indistincte, rapportée à soi. En cette période narcissique, le moi de l'enfant acquiert un sentiment de toute-puissance : désirer (et le manifester) équivaut à réaliser le désir, à obtenir par exemple le biberon.

Bien que le modèle explicatif soit construit en fonction d'autres bases théoriques, on retrouve ici le même noyau que celui qui était évoqué auparavant : si désirer équivaut à obtenir la réalisation, cela revient à dire que penser équivaut à agir. Apparaît ainsi (malgré le raccourci nécessaire à l'exposé) une convergence entre les divers modèles du développement. L'égoïsme de la pensée, la lecture immédiate de la réalité, la toute-puissance de la pensée (et du désir) caractérisent la pensée de l'enfant et permettent de considérer la pensée magique comme une étape obligée du développement.

À ces positions, déjà anciennes, des travaux récents viennent apporter des aspects complémentaires. En effet, la confusion entre les entités mentales et physiques évoquée par Piaget (par exemple, les rêves seraient des images qui s'imposent à l'enfant en tant que réalités venant de l'extérieur) serait dépassée plus tôt qu'il ne l'affirmait.

Dès trois ou quatre ans, l'enfant serait capable de différencier le monde mental de la réalité extérieure. Mais ce n'est que bien plus tard qu'il comprend que ce qu'il pense est une information reçue et interprétée du monde.

Il n'en reste pas moins que ces études récentes confirment l'importance de l'égoïsme de la pensée enfantine, notamment à travers ce que Flavell appelle les « fausses croyances ». Il faut attendre l'âge de six à huit ans pour que l'enfant non seulement dépasse la confusion qu'il commet entre la perception du monde et l'interprétation qu'il en fait, mais aussi pour qu'il comprenne que deux personnes différentes peuvent avoir des connaissances différentes d'un même événement.

Auparavant, et c'est une autre forme de pensée magique, l'enfant croit que ce qu'il voit est vu de la même façon par tous, et, surtout, que sa vision correspond à la réalité pour tous. Par exemple, pour reprendre une expérience classique, il ne peut imaginer *a priori* qu'une boîte de bonbons puisse contenir autre chose que des bonbons. Ayant découvert qu'en réalité ce sont des allumettes que l'on a mis dans la boîte, par la suite l'enfant pense que n'importe qui, en voyant la boîte, comprendra d'emblée qu'elle contient des allumettes.

On voit à travers ce dernier exemple que l'existence d'un mode de pensée spécifique, que l'on a pu qualifier de pensée magique (terme qui continue à être utilisé), loin d'être démenti est, au contraire, confirmé et affiné à travers les données contemporaines. La pensée magique est de ce fait une norme du développement de la pensée, et certainement pas l'exception.

On ne peut que mentionner ici encore, dans la même perspective, le point de vue complémentaire de Lévi-Strauss, qui évoque la « pensée sauvage ». Ce terme ne désigne pas la pensée des sauvages, mais une manière de percevoir le monde, de le construire et de l'ordonner qui suit des chemins différents de ceux de la pensée logique. Il faut surtout retenir de la démarche de Lévi-Strauss et de sa démonstration que les deux modes de pensée coexistent et cohabitent chez chacun d'entre nous, nous amenant ainsi à des lectures complexes, et parfois déroutantes pour un esprit cartésien, du monde. Les diverses études concernant les croyances de nos contemporains et leur explication du monde sont édifiantes à ce sujet ; on peut à la fois être scientifique et spécialiste dans son domaine

et avoir, en même temps, des croyances et des lectures du réel anti-nomiques avec l'esprit logique professé ailleurs.

La « mêtis » : mythe fondateur

Je ne vais pas aborder ici les implications que l'existence d'une pensée magique chez l'enfant, mais surtout chez l'adulte, comporte au niveau des conduites alimentaires. D'autres auteurs l'ont fait par ailleurs. Mais compte tenu de l'importance, parmi d'autres méthodes, de l'analyse des mythes pour mettre en évidence notamment la pensée sauvage, je voudrais terminer en évoquant un des mythes fondateur de l'Occident, celui de la *mêtis*.

Mêtis est à la fois un nom propre et un nom commun. Mêtis est une déesse dans le panthéon de la Grèce archaïque ; *mêtis* est aussi une forme de l'intelligence, l'intelligence rusée, celle du chasseur qui se met à la place de sa proie pour mieux la piéger, celle qui imagine des stratagèmes pour réussir. Son histoire mérite d'être contée, même simplifiée².

Au début Gaia, la Terre, issue elle-même du Chaos, a enfanté Ouranos, sans s'unir à quiconque, par une sorte de duplication. Terre et Ciel n'étaient pas séparés. Gaia est recouverte entièrement par Ouranos, le ciel noir, qui ne connaît pas d'autre activité que sexuelle. Aussi des enfants naissent et meurent étouffés, à plus ou moins longue échéance, entre leurs géniteurs. Parmi ces enfants naît Mêtis, elle-même descendante d'Okéanos.

Fatiguée de cette activité incessante et épuisante, Gaia, sur les conseils de Mêtis³, arme Kronos, un de ses enfants, d'une serpe avec laquelle il castre son père, Ouranos. Ainsi s'opère la séparation du Ciel et de la Terre, ainsi l'univers devient un cosmos organisé.

Kronos épouse Rhéa (sa sœur ?). Mais, conscient à la fois de son acte passé et du danger que peuvent représenter les enfants, dès que sa progéniture naît et descend du giron de leur mère, il

2. Le mythe nous est parvenu dans la *Théogonie* d'Hésiode, récit de la création même de l'Olympe et du panthéon hellénique.

3. Un doute subsiste à cet endroit du mythe : a-t-on affaire ici à la Mêtis, personne, ou à la *mêtis*, forme de l'intelligence ?

les avale. Inquiet et soupçonneux, sur le qui-vive, Kronos se tient toujours en éveil et, selon le mythe, est « le premier roi des dieux ». Mais sa vigilance ne suffit pas.

Fatiguée à son tour par cette situation, Rhéa (conseillée par Mètis ?), avec l'aide de ses parents Gaia et Ouranos, ourdit un complot. Elle soustrait un de ses enfants, Zeus, dernier rejeton, aux appétits de son père. A la place, ils donnent à Kronos une pierre enveloppée de langes, que ce dernier avale, croyant qu'il s'agit de son fils. Zeus, caché en Crète, grandit et revient plus tard avec des alliés. Mais auparavant, sur les conseils et avec l'aide de Mètis l'Océanide, il conçoit une autre ruse. Mètis donne à boire une drogue à Kronos, qui le contraint à vomir tous les enfants déjà avalés. C'est avec leur aide et celle des Titans, ses alliés, que Zeus engage la guerre contre Kronos et la gagne.

Mais Zeus à son tour est vigilant et se méfie de la ruse de Mètis. Aussi, pour l'avoir de son côté, il se marie avec elle. Alors qu'elle est enceinte, Zeus apprend que l'enfant à naître sera le roi du Ciel. Il décide donc de se protéger.

Mètis, déesse de la Ruse, savait et pouvait se transformer à volonté et prendre des apparences différentes. Aussi, un soir, dans l'intimité, Zeus lui demande entre autres de se transformer en galet, pour lui faire plaisir. Ce qu'elle fait. Zeus avale alors le galet, incorporant ainsi à la fois Mètis et ses pouvoirs.

La fille que Mètis portait naquit de Zeus : c'est Athéna.

Mais Zeus a gagné, si l'on peut dire, la course au pouvoir et est devenu le roi des Dieux, non seulement grâce à son intelligence mais aussi grâce à la ruse acquise en avalant, en incorporant Mètis.

Ainsi se trouve illustrée, à travers ce récit mythologique, non seulement l'existence d'une pensée magique, mais surtout d'une pensée magique alimentaire : Zeus a acquis les vertus de ce qu'il a mangé...

Bibliographie

M. Détiéne, J.-P. Vernant, *Les Ruses de l'intelligence : la Mètis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974.

J.- H. Flavell, « Développement de la compréhension des fausses croyances et la distinction entre apparence et réalité », actes du colloque *Gestion socio-cognitive du traitement de l'information chez l'enfant*, Paris, 1990, p. 11-21.

- J.- G. Frazer, *Le Rameau d' or*, Paris, Gonthier, 1923. S. Freud, *Totem et Tabou*, Paris, Payot (réédition), 1965. L. Lévy-Bruhl, *La Mentalité primitive*, Paris, PUF, 1931.
L. Lévy-Bruhl, *Carnets*, Paris, PUF, 1940.
C. Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Pion, 1962.
J. Piaget, *La Représentation du monde chez l' enfant*, Paris, PUF, 1947.
J. Piaget, *Le Jugement et le Raisonnement chez l' enfant*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1947.
J. Piaget, *La formation du symbole chez l' enfant*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1959.

Matty Chiva